

GILLES  
BOYER

EDOUARD  
PHILIPPE

# L'HEURE DE VÉRITÉ

ROMAN

Flammarion

www.flammarion.com





# L'Heure de vérité



Édouard Philippe et Gilles Boyer

# L'Heure de vérité

Flammarion

Le discours de M. André Malraux prononcé le 13 mai 1972 à Cendrieux, en Dordogne, a été reproduit avec l'aimable autorisation de Mme Florence Malraux.

*À Édith et Camille*





Rien n'est vrai,  
mais tout n'est pas faux.



*Samedi 13 mai, 10 heures*

Près de quinze ans après, Alexandre Caligny ne savait plus comment l'amour de la mer lui était venu.

Sortir à la voile, barrer son propre bateau, être seul maître à bord face à des éléments difficilement prévisibles, tout cela constituait des défis dignes d'être relevés. Mais il ne se souvenait plus très bien de ce qui l'avait conduit à acheter son premier voilier. Le goût du risque, peut-être ? Plus probablement l'intuition, au fond assez banale, qu'un jeune homme qui aspirait à une véritable carrière politique sans avoir le pied marin avait à peu près autant de chances de se faire élire en Bretagne qu'un protestant rigoriste en Corse. La mer, ça faisait local, enraciné. Il avait souri, à l'époque, en pensant qu'un jour on finirait par lui dire que s'enraciner dans l'eau, ça ne menait jamais bien loin.

Et puis, la voile, pour un homme politique, c'était assez porteur. Alexandre se voyait bien, le jour venu, expliquer que la mer lui permettait de prendre du recul, de mieux comprendre comment l'important n'était pas d'être toujours là où on devrait, mais bien d'arriver, quoi qu'il arrive, là où on voulait aller. La possibilité de filer la métaphore politique à partir de la navigation marine ouvrait des perspectives infinies.

Ce qu'il savait, en revanche, à 42 ans, c'est qu'il aimait le large.

C'était une de ces passions que l'on découvre par hasard, et dont on se demande pourquoi on l'a si longtemps ignorée. Seul en mer, Alexandre pouvait aussi bien se concentrer sur ses dossiers compliqués, peser le pour et le contre, comme il aimait à le faire dès qu'il pouvait cesser de diffuser cette image publique de certitude, ou, au contraire, ne plus penser à rien en s'attachant seulement à faire, comme il faut les faire, les gestes précis du marin.

Près de quinze ans après sa première sortie, il n'envisageait plus de prendre une décision sérieuse sans goûter, au préalable, aux délices de la solitude et à cette forme curieuse de discussion avec soi que provoque le rythme irrégulier des flots d'eau salée.

Autant dire que, ce matin-là, Alexandre n'avait d'autre choix que de sortir.

Le golfe du Morbihan, par un tel samedi de Pentecôte lumineux, ne se prête pourtant guère à la méditation : les Parisiens sont là, les électeurs aussi et leurs enfants s'agglutinent sur des Optimist pour apprendre avec une facilité agaçante ce qu'Alexandre avait mis plusieurs années à comprendre : le vent, la vague, le courant... Heureusement, il savait désormais quand partir et vers où se diriger pour éviter cette marée humaine. Au lever du jour, avant la foule, il sortait comme on le fait à Paris pour aller travailler, et il doublait la pointe pour foncer, seul, vers le large.

C'est tout sauf silencieux, la mer. Oh, bien sûr, le calme plat peut créer une impression de silence. Mais la mer bretonne, aurait-il dit à Paris, elle est bruyante. Bruyante et aveugle, car la mer ne connaît pas de député, pas de ministre, pas de candidat. Une illustration frappante de la devise républicaine : liberté, égalité et la fraternité pas moins souvent qu'ailleurs. En mer, Alexandre Caligny était un type normal, aux talents normaux, avec un coupe-vent normal et un voilier juste en dessous de la normale, par souci d'affichage politique de modestie mais aussi par goût, parce qu'il avait toujours aimé l'idée de la petite coque de noix bien barrée.

## *L'Heure de vérité*

Ce soir, en rentrant au port, il aurait bouffé de l'écume. Le sourcil blanchi par le sel et l'épaisse tignasse hirsute, il rentrerait rompu, peut-être, mais plus léger. On lui avait dit un jour qu'il y avait des secrets trop lourds à porter et que la véritable puissance, c'était bien souvent de ne pas vouloir savoir. À l'époque, il ne l'avait pas cru. Aujourd'hui, il enviait les ignorants.

Le vent avait tourné et Alexandre attendait que de son dialogue intérieur émerge la petite voix discrète qui le trompait rarement. Un cas intéressant de schizophrénie juvénile, avait diagnostiqué Camille, sa femme, qui n'y connaissait pas grand-chose en psychiatrie, mais qui avait, comme souvent, vu juste. La petite voix, jusqu'à l'heure du déjeuner, s'était montrée discrète. Il pesait et repesait tous les arguments, qui s'annulaient sans cesse, dans un va-et-vient épuisant.

Après avoir avalé les sandwiches préparés par Camille, Alexandre n'était pas plus avancé, mais il sentait qu'il était sur le point de prendre la décision de sa vie. À quitte ou double. Il ne pouvait plus garder tout ça pour lui, tôt ou tard quelqu'un découvrirait...

Pierre Ponte avait fini par le placer dans une situation impossible. Alexandre aurait dû s'attendre à ce que cela arrive un jour : il avait été bien naïf de croire que Ponte ait pu l'aider autant par altruisme. Mais tout cela avait pris des proportions beaucoup trop importantes, l'heure était venue de couper le cordon, quitte à y perdre gros.

Soit c'était la fin, soit c'était la culbute vers le haut, le très haut.

Comme il le faisait lorsqu'il recherchait un nom oublié, forme avancée de handicap en politique à l'approche d'une campagne, il s'obligea à penser à autre chose, à quelque chose de mécanique, qui mettrait son esprit en mode veille. La campagne. Il n'était pas inquiet. Sauf accident, il allait remporter l'élection tranquillement. Il allait motiver ses troupes, leur répéter que non, cette fois-ci, ce n'était pas gagné, et qu'une élection, c'est comme un

## *Édouard Philippe et Gilles Boyer*

match de boxe : c'est à la fin qu'on compte les voix. Mais bon, à part ce foutu dilemme, il n'était pas inquiet. La campagne était engagée. La candidature était déposée. La permanence avait été purgée des tonnes de documents vieillis qui s'entassaient dans un coin. La conférence de presse de lancement était sur les rails.

La conférence de presse...

Et puis, en voyant une vague dérouler plus longuement que les précédentes, il sut. Pas sous la forme d'un argument, il les avait tous testés. Pas sous la dictée de sa petite voix, elle restait muette. Simplement une intuition, directe, instantanée : il voyait la vague, il savait ce qu'il dirait. Il savait.

Il sentit la pression se relâcher et l'apaisement s'installer dans son esprit. À présent, il pouvait rentrer.

C'est après quelques minutes de parfaite sérénité que sa petite voix se réveilla. Elle eut à peine le temps de hurler.

C'est après quelques minutes de parfaite sérénité que tout commença.

### *Trois mois auparavant*

Pierre Ponte ruminait la mauvaise nouvelle en descendant à pied l'avenue de l'Opéra. Personne ne l'avait vue venir, celle-là. Un président de la République qui meurt, c'est rare. En plein mandat, c'était encore plus rare. Et brutalement, sans prévenir, sans passer au préalable par la « longue et douloureuse maladie », c'était franchement exceptionnel. Et il fallait que ça arrive maintenant.

Pierre Ponte détestait être pris de court. Les mains croisées derrière le dos, il marchait d'un pas lent, signe d'une intense réflexion. On n'avait pas idée de mourir comme ça. Quitte à mourir, autant le faire avec classe, pas après un déjeuner copieux et un cigare aux lèvres. Pour un président socialiste, ça n'était pas sérieux, presque une mort de droite...

Ponte n'était pas triste. Ce n'était pas son genre et ce président l'avait toujours assommé d'ennui. Sa mort brutale avait au moins eu le mérite de démontrer qu'il était capable de surprendre. Et la surprise était de taille : une élection présidentielle, que personne n'avait prévue, à douze mois de l'échéance du mandat, voilà qui remuait le monde politique.

La Banque Olympe était logée dans un immeuble discret de la place du marché Saint-Honoré. Ponte monta jusqu'au septième étage et entra dans son bureau. Il posa son manteau sur



le fauteuil club et consulta l'agenda qui était ouvert sur son bureau. Dans tous ses bureaux, à Paris ou ailleurs, il exigeait que son agenda reste en permanence ouvert, et à jour. Chaque fois qu'une de ses secrétaires prenait un rendez-vous, elle prévenait les trois autres, qui, aussitôt, complétaient l'agenda dont elles avaient la charge.

La presse du jour était disposée sur une table basse, à côté du bureau. Les journaux rivalisaient de lyrisme et d'improbables détails, parant tout à coup le disparu de toutes les vertus, les mêmes qui, deux jours avant encore, l'éreintaient à longueur de page, d'une plume aussi acérée qu'irresponsable. Comme toujours, il marquait d'une croix rouge les éditoriaux qui se voulaient prémonitoires. Sa secrétaire les classerait dans une petite chemise et il prendrait, quelques mois après, un plaisir souverain à les relire pour vérifier l'incompétence des oracles politiques.

Le secrétaire général de l'Élysée était la vedette du jour, la vedette d'un jour. De l'avis général, il avait été parfait, et Ponte se dit qu'il ne s'était pas trompé en le recommandant au président au début de son mandat.

C'est lui qui avait découvert le corps sans vie du président, dans son bureau, la veille. Les journalistes s'étaient mis en quatre pour reconstituer le film des événements, le type qui frappe à la porte, qui n'ose pas entrer faute de réponse, jusqu'à ce que la vieille secrétaire, celle de tous les combats et qui ne frappait plus depuis longtemps, ose entrer avec lui dans le bureau qui, déjà, sentait la mort.

Après les récits, Ponte était passé à la lecture des éditoriaux.

*« Rien ne laissait supposer que, derrière ce colosse en pleine force de l'âge se cachait un homme usé, fatigué, qui avait accumulé en lui tant de vexations, tant de rancœurs, tout à coup apparues au grand jour, se concentrant, après un trop copieux déjeuner, d'abord dans une douleur au bras, puis dans un coup au cœur. »*

Ponte referma le journal, en maudissant ce lyrisme incongru. Tout cela ne faisait pas ses affaires.

## *L'Heure de vérité*

Dans l'immédiat, le président du Sénat assurerait l'intérim. Voilà qui donnerait de la France une image de dynamisme et de modernité, se dit-il, goguenard. Un sénateur du Cher, n'ayant jamais été ministre, qui, par l'effet d'un anévrisme rompu, devenait, en un instant et pour quelques semaines, détenteur du feu nucléaire et chef de l'État. Les Anglais allaient encore s'en donner à cœur joie.

En 1969, à la démission du Général, Alain Poher avait été président pendant sept semaines. En 1974, au décès de Pompidou, le même Poher avait repris du service. À force, *Le Canard enchaîné* l'avait même surnommé Man-Poher, le spécialiste de l'intérim. Et encore, Poher avait 60 ans lorsqu'il avait pris les rênes pour la première fois, alors que Binard, lui, frisait tranquillement les 82 ans et commençait à sucrer sérieusement les fraises.

Ponte posa les coudes sur son bureau et se prit la tête entre les mains. Toutes les décisions étaient bloquées pour au moins deux mois. C'était certain. Il fallait que ça tombe maintenant...

La mort du président venait ruiner plusieurs mois d'efforts, pendant lesquels il avait consacré presque tout son temps à convaincre, à influencer, à menacer parfois aussi, pour rien. Il n'était pas du genre à se décourager, mais son agacement était palpable.

Il hocha la tête et rouvrit son dossier, presque nostalgique. Tout cela était bien monté, une merveille de dossier de lobbying, bêtement réduit à néant par ce fichu anévrisme.

Ponte souffla un grand coup. Il ne fallait pas s'endormir, mais au contraire reprendre un temps d'avance, tenter d'influencer les événements, s'assurer que le Premier ministre était réceptif à ses arguments, qu'il reconnaissait son autorité morale. Sinon, jouer une autre carte, essayer de savoir qui irait à Bercy, proposer des noms, peut-être.

Et s'il voulait qu'après ces deux mois de latence du pouvoir les bonnes décisions soient prises, il fallait s'organiser.

— Passez-moi le directeur de cabinet du Premier ministre, s'il vous plaît, demanda-t-il à sa secrétaire.

Ou ce qu'il en reste, pensa-t-il.

— Tout de suite, monsieur.

Après quelques secondes d'attente, le téléphone sonna à nouveau.

— Vous avez M. Landreau, monsieur.

— Merci... Allô, Maxime ?

— Bonjour, monsieur. Je suis heureux de vous entendre. C'est une journée compliquée...

— Vous trouvez ?

Visiblement désarçonné, le directeur de cabinet continua sur un ton moins assuré.

— Il y a un bureau politique extraordinaire cet après-midi rue de Solférino, on ne l'a pas annoncé, quand même, il faut respecter le deuil, mais il faut qu'on s'organise.

— Et... ?

— Eh bien, le Premier ministre va se tenir prêt.

— Ah.

— Monsieur ? Vous semblez circonspect...

Ponte avait plissé les paupières. Il laissa passer un bon moment. Lorsqu'un interlocuteur manifestait sa surprise, il était souvent utile de laisser passer un ange. Les gens intelligents en profitaient pour se ressaisir et ceux qui l'étaient moins s'enfonçaient encore plus.

— Monsieur, vous m'entendez ? reprit Landreau.

Ponte sourit. Ce Landreau appartenait clairement à la deuxième famille.

## *L'Heure de vérité*

— Oui, je vous entends, et non, je ne suis pas circonspect. C'est une situation inédite et je suis comme tout le monde, Maxime, pris au dépourvu... je m'interroge... choisir un président, c'est un exercice périlleux, c'est bien pour ça qu'on demande à plus de quarante millions de personnes de choisir ensemble, parce que c'est compliqué.

— Vous savez que le Premier ministre a bonne mémoire et que...

— Oui, je sais, je sais, interrompit Ponte, agacé par ce mélange de condescendance et de lourdeur. Maxime, vous devez avoir du travail et je ne veux pas vous déranger plus longtemps. N'hésitez pas à me tenir au courant, si vous pensez que je peux être utile, conclut-il avec une nuance de reproches.

En raccrochant, Ponte se fit la remarque que ce Landreau et le Premier ministre qu'il servait pensaient pouvoir désormais se passer de lui. En d'autres temps, il aurait été probablement consulté avant toute décision importante. En tout cas, il aurait été appelé avant d'avoir à le faire lui-même. L'ivresse de leurs fonctions, la pression des circonstances, voire une mémoire défaillante, conduisaient ces deux-là à négliger l'influence de Ponte, à oublier qui les avait fait rois.

Rien de tel qu'une décapitation pour chasser un mal de tête. Il demanda à sa secrétaire la liste des appels reçus depuis le début de la matinée. Il en était déjà à une bonne dizaine. Heureusement, il n'avait pas de portable, et maudissait ceux qui mesureraient l'influence à la capacité d'appeler n'importe qui n'importe quand. Et puis, avait-il coutume de dire, lorsqu'on a une bonne secrétaire, un bon majordome et plus de maîtresse, à quoi bon s'encombrer d'un portable ?

Il parcourut la liste de ceux qui avaient appelé. Et, pour la troisième fois de la matinée, sourit. Jean-Jacques Martel, directeur de l'information d'Europe 1, avait cherché à le joindre. Ce Martel était un malin. Il savait que Ponte ne parlait jamais, mais il savait également que Ponte savait, et que, parfois, il tendait une perche à qui pouvait la saisir.



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELIN000120.N001  
Dépôt légal : février 2007